Document generated on 10/12/2024 2:39 a.m.

Urgences

Une littérature spécifique ?

Jean Cossette, *Sayam ! La bête du Lac Matapédia...*, illustré par Fernande Forest, Rimouski, Éditeq, 1986.

Thérèse Paquin

Number 20, May 1988

Appellation contrôlée

URI: https://id.erudit.org/iderudit/025489ar
DOI: https://doi.org/10.7202/025489ar

See table of contents

Publisher(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (print)
1927-3924 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Paquin, T. (1988). Review of [Une littérature spécifique ? / Jean Cossette, *Sayam ! La bête du Lac Matapédia...*, illustré par Fernande Forest, Rimouski, Éditeq, 1986.] *Urgences*, (20), 80–83. https://doi.org/10.7202/025489ar

Tous droits réservés © Regroupement des auteurs de l'Est du Québec, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

qu'elles nous livrent des renseignements de première main (à confronter avec les réponses écrites aux questions, envoyées quand?, de Robert Lebel et à celles, envoyées en 1960, de Serge Stauffer). Je ne citerai que deux brefs paragraphes du début de la première lettre, qui donne le ton et pose la problématique:

Il est seulement curieux de constater combien la mémoire est fragile même pour les époques importantes de la vie.
C'est d'ailleurs ce qui explique la fantaisie heureuse de l'histoire (sans point final)

Ceci, par exemple, permet-il d'expliquer toute l'importance que MD accorde à une chronologie loose de son oeuvre et de sa vie, en en distendant un peu effets et faits? Le critique (ou analyste de textes) et, plus simplement, le biographe n'ont-ils pas, nécessairement, un coin d'attaque autre: ne leur faut-il pas, d'emblée pour ainsi dire, un texte bien établi et des événements bien datés, par exemple? C'est la même chose, il va sans dire, pour l'historien d'art.

Début 1988, on me signale que Dora Vallier vient de publier un tout petit livre intitulé *Art, anti-art et non-art* (Caen, L'Echoppe, novembre 1986, 29 p.) dédié «A la mémoire de Marcel Duchamp», petit livre qui est la réédition, augmentée d'une postface, d'un article paru dans *La NRF* en 1969 et inconnu des bibliographies duchampiennes. L'intérêt de ce livre tient, entre autres (p. 14-15 et 26), à l'importance d'un «aveu surgi à l'improviste vers la fin du long entretien» qu'elle avait eu avec MD, aveu à propos de sa lecture, probablement dès les années 10, de l'oeuvre de Nietzsche. A creuser, comme dit Mallarmé.

Enfin, dans ses numéros de février et de mars 1988, le magazine *House & Garden* (eh oui, après *Life* dès 1950 et 1952, puis *Vogue* en 1963) parle de MD. D'abord (p. 100-107 et 186), à l'occasion d'un reportage photographique sur la maison de campagne où habite Teeny Duchamp, près de Fontainebleau. Ensuite (p. 178-185 et 224), à l'occasion d'un reportage lui aussi photographique sur la nouvelle maison de Dennis Hopper (eh oui, l'acteur américain bien connu) à Venice, California. On y apprend qu'Hopper a côtoyé MD lors de sa rétrospective (organisée par Walter Hopps) à Pasadena en 1963, et ce d'assez près pour qu'il signe l'enseigne de l'hôtel où il habitait. Ce ready-made, intitulé «simplement» (!) et autoréférentiellement *Signed Sign*, d'une part renvoie à la Boîte Verte (via le nom de l'hôtel: Hotel Green), d'autre part entre en résonance avec le titre des écrits (*Duchamp du signe*, surgi à Paris en 1965). Quand on sait que ce ready-made est depuis ce jour dans la collection de l'acteur, qu'il n'est dans aucun catalogue et n'a jamais été publiquement exposé, et que le titre des écrits ne sera publié que dix ans plus tard (dans l'édition Flammarion), on voit assez facilement la difficulté (et l'enjeu) qu'il y a à travailler sur un corpus duchampien dûment constitué. Tout est utile - des publications de musée de Philadelphie aux articles glamour de *House & Garden* - pour constituer le terreau d'une lecture toujours plus précise, toujours mieux documentée des «bagatelles végétales» duchampiennes.

André Gervais

Une littérature spécifique?

Jean Cossette, **Sayam! La bête du Lac Matapédia...** illustré par Fernande Forest, Rimouski, Editeq, 1986.

Gilbert Dupuis, **Les étoiles de la Neigette,** illustré par Hélène Couture, Rimouski, Editeq, 1987.

Le texte de Jean Cossette est accompagné d'un disque 33 tours interprété par une équipe de comédiens. Il est introduit par une chanson inédite, composée et interprétée par Serge Arsenault et une chorale d'enfants.

À Val-Brillant, dans un village de la «grande vallée de la Matapédia [où] règne une atmosphère de calme, [où] ça sent bon le foin coupé, les fruits sauvages et les fleurs des champs, par une autre belle journée estivale», dans le calme vespéral, survient un événement inattendu: Vianney, l'un des trois héros du conte vient d'apercevoir une créature «inimanimi... inimanimo... inimaginable... Une créature grosse comme une église». Il en avertit ses trois amis, Florence, Angèle et Alexis. Les quatre enfants s'empressent aussitôt d'aller chercher des explications chez grand-maman Marguerite et grand-papa Léon. Grand-maman Marguerite leur rappelle la légende de Sayam, la bête du Lac Matapédia. Mais le sage grand-papa Léon les oblige à patienter et à rêver toute la nuit d'animaux mystérieux avant de leur fournir une explication. Le lendemain, à la plage, il leur fait découvrir le monstre: «une immense bête verte en papier mâché, semblable à un dinosaure... sur une remorque».

Dans la présentation de son livre d'analyse *La petite fille dans la forêt du conte* où il cherche à découvrir les «grandes forces qui [le] parcourent», Pierre Péju nous rappelle que les contes «touchent en nous les noyaux mêmes d'enfance...» Il affirme aussi que l'histoire populaire «est toujours un oiseau bizarre sur le dos duquel s'envoler, monter très haut dans le ciel, partir très loin vers le Nord, où?» (1) La légende à caractère universel évoquée dans cet album (qui ne connaît pas le monstre du Loch Ness, ou, plus près de nous, celui de Pohénégamook?) saura-t-elle éveiller chez les enfants lecteurs cet attrait du mystère, cet intérêt pour les lieux imaginaires provoquant une attitude heuristique envers le reste de l'histoire? Les formules utilisées pourront-elles susciter quelque réaction à caractère esthétique? Ici, notre envol semble prendre d'abord la dimension et par là même les sentiers nostalgiques d'un rêve de nature plutôt régional. Tous les éléments semblent pourtant réunis pour faire de ce texte une réussite totale: l'introducteur magique, l'affection acquise des amis, la tendresse attentive des grands-parents, la touche d'humour, la mise en situation du récit par la description pittoresque évocatrice des lieux, la structure linéaire, donc très claire, le dialogue vivifiant requis pour capter l'intérêt de l'enfant, le suspense créé par le dévoilement du mystère à la fin du récit, le style imagé, l'utilisation de la formulette; tout est bien en place pour produire une oeuvre parfaitement adaptée aux capacités du jeune lecteur. Mais, justement, l'«adaptation» trop parfaite à un discours pédagogique régulateur prouve encore qu'une oeuvre littéraire même quand elle est destinée aux enfants, doit toujours émettre la note jamais entendue. La spécificité de la littérature enfantine, celle d'une littérature conçue par des adultes pour les enfants, ne doit pas en restreindre l'authenticité. Cette littérature, que «la littérature» elle-même ne reconnaît encore parfois que difficilement, est livrée, comme produit social, à plusieurs dédoublements: entre l'enfant qui parle et l'artiste qui écoute, entre l'artiste qui parle et l'enfant qui écoute, entre l'artiste-pédagogue qui contrôle les mécanismes du texte et l'adulte qui, le plus souvent, choisira le livre à lire pour l'enfant. Et ce sont les voix de l'adulte et du pédagogue qui do-

minent dans ce texte, et sur plusieurs registres: c'est d'abord la voix nostalgique de l'adulte membre d'une communauté dont l'isolement provoque le besoin d'affirmer la beauté et la particularité de son coin de pays, doublée de celle du pédagogue, qui sent la responsabilité de le faire aimer à l'enfant; puis c'est la voix du didacticien qui doit présenter une structure parfaitement compréhensible et accessible à ce même enfant. Mais cette trop grande raison ne parvient pas à faire vivre les attributs du magique. Le mystérieux monstre n'est littéralement plus qu'une pauvre «bête» de papier mâché pour festival local. Les images impressionnantes de l'univers mythique ne peuvent être évoquées sans l'intensité verbale, sans l'assistance de l'incantation. La formulette «inimanimi... etc» n'arrive pas du tout à faire ouvrir les grandes portes de l'au-delà du miroir; elle est trop isolée dans le dialogue statique et la description. La légende vit bien mal quand la formule est trop sage! Même l'humour, qui réussit habituellement à se jouer du magique, manque ici de souffle: l'effet de surprise réservé pour la fin n'éclate ni dans le texte ni dans l'image. Pas de capture, pas d'envol! Les trois lieux de l'imaginaire du conte ont bien été convoqués, mais aucun n'est parvenu à provoquer l'émergence d'un tissu textuel réflétant la passion qu'ils auraient dû inspirer. Le recours à l'introducteur fantastique ne semble là que pour soutenir le prétexte d'une mise en scène de la vie quotidienne dont le milieu régional nostalgique est la vedette incontestable. Le squelette structural est ici trop facile à identifier, je cherche encore les lieux d'«il était une fois».

Les illustrations de Fernande Forest, quant à elles, apportent une certaine fraîcheur à l'oeuvre. Elles alternent de la couleur au noir et blanc, du panorama au dessin schématique. Certaines scènes crayonnées nous rappellent à la fois la peinture paysagiste aux tons lumineux et le dessin d'enfants, alors que les croquis à la plume sont plutôt utilisés comme éléments purement décoratifs et viennent alléger une mise en page particulièrement soignée. Quel rôle remplit ici l'image par rapport au texte? Elle s'acquitte d'abord de sa fonction de support représentatif avec toute la plénitude dont elle est capable. Ainsi le paysage de la vallée «riante», figurant sur la page couverture et au centre du livre, vient réaffirmer l'existence de ce coin de pays qui sert plus que de cadre au texte, mais en est l'actant principal, comme nous l'avons mentionné plus haut. Quatre autres images narratives remplissant l'espace de pages complètes et même de la double page, affirment les moments-clés de l'histoire. Quoique dénuées de grande fantaisie et rappelant certains procédés largement utilisés, ces images ne manquent pas d'apporter de la dimension à la représentation de la réflexion et du rêve des enfants. La douceur de l'ambiance familiale y est recréée par la tonalité de la couleur et l'attitude inspirée des personnages.

De son côté, la trame sonore pourra aussi stimuler l'intérêt des enfants pour cette histoire. La chanson composée et interprétée par Serge Arsenault et une petite chorale d'enfants est très séduisante et dispose très bien à recevoir le texte.

Les étoiles de la Neigette de Robert Dupuis est l'histoire d'une grande amitié entre deux enfants, Véronique et Nicolas. Leurs jeux quotidiens dans la nature seront interrompus pour quelques jours parce que Nicolas a attrapé une vilaine grippe en marchant dans les flaques d'eau. Véronique cherche une idée pour distraire Nicolas. Elle fabrique une guirlande d'étoiles dorées qu'elle tente de pendre à sa fenêtre, mais la pluie, le vent et Pipo son chien leur font un bien mauvais parti. Le vent «qui penche les sapins et les épinettes, qui soulève les feuilles et fait envoler jusqu'aux nuages et les corneilles et les merles» lui inspirera une autre idée: il fera voler près de la fenêtre de Nicolas, le cerf-volant transparent rempli de mouches à feu que sa maman l'aura aidé à fabriquer. Et Nicolas sera si content qu'il en sera guéri.

Ce texte de Gilbert Dupuis, quant à lui, ne garde de couleur locale que le titre et le décor de sapins et d'épinettes de l'espace ludique des enfants. Bien conçu, il maintient une grande vivacité dans l'enchaînement des actions et saura sûrement captiver et retenir l'attention des jeunes lecteurs. Nous avons ici la preuve que la spécificité de cette littérature n'en diminue en rien la qualité. Elle garde son plein pouvoir de donner à une histoire quotidienne toute la dimension d'une manifestation privilégiée. Sans briser toutes les habitudes et les carcans, elle ménage des petites surprises qui traduisent une attention immédiate aux propriétés créatrices de l'objet. La recherche d'un élément propre à distraire un ami malade devient le véritable sujet de cette histoire dont l'inspiration naîtra de l'observation même des étoiles. Cette scène servira d'amorce au texte et nous conduira d'actions en trouvailles heureuses jusqu'à la fin. L'enfant, en produisant de véritables artéfacts, déclenche une série d'actions illustrant les pouvoirs de l'imaginaire et le processus même de la pensée créatrice. L'emploi des formulettes numérales, des énumérations de noms propres et des répétitions vient ponctuer et rythmer une série d'actions bien enchaînées. L'élément naturel devient l'élément intégrateur du mystère qui habite et suggère en permanence ces jeux d'enfants.

L'illustration d'Hélène Couture, en dessins colorés ou en noir et blanc, grâce à la vivacité de la ligne, est à la fois sobre et animée. Le style tourné du côté de l'humour et de la fantaise donne à la représentation des enfants une expression plutôt poétique qu'angélique. L'image porte très bien la responsabilité de la narration: elle en concrétise la signification majeure en mettant en scène le moment de contemplation qui fécondera toutes les actions subséquentes. Le vide, le mystère du ciel et des étoiles y est suggéré par la représentation des enfants suspendus dans l'espace grâce aux balançoires. Les couleurs participent aussi de façon intime à l'élaboration des valeurs poétiques du récit. Nuancées par la finesse du crayon, elles permettent d'exprimer la présence du mystère et du mouvement de la nature. Bien qu'encore très classique cette vision de l'enfance réussit à nous émouvoir par la dynamique de sa propre élaboration.

Thérèse Paquin

1. Pierre Péju: *La petite fille dans la forêt du conte*, Paris, Robert Laffont, 1981, p. 15.